

Georges et Georgette

Gwenaëlle Stubbe

Numéro 106, été 2005

La pataphysique québécoise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14312ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Stubbe, G. (2005). Georges et Georgette. *Moebius*, (106), 87–92.

GWENAËLLE STUBBE

Georges et Georgette

Georges a pris pour maîtresse une dénommée Georgette, rue haute. Un œil à travers la persienne, il lui a dit : Voulez-vous ma Dame, ma très chère Dame, faire partie de ma belle cadence de mâle, de mon rein d'homme ? Tiens que oui. Répondit-elle en bâillant.

Et le bon Georges. Maître en maître la siffla.

Il la siffla en une fois, sfffffft.

Georges veut son sac à dos. Sa femme Georgette. Il veut son nom Georges. Son pantalon vert. Il veut sa sacoche en cuir, il veut sa gourde et son chapeau.

Et le pied plein d'espérance, il pousse par-derrrière avec sa grande voix de basse, aaaaaaaaah !

Son camion à roulettes. Son fusil. Et sa Georgette en robe flottante à ressorts, sa voilette, ses sourcils baissés, son air de midinette. Ses talons hauts de danse et ses jambes tendues par-dessous à la gazelle.

Tout est prêt pour le départ. Sa Georgette est posée dans sa boîte à gants. C'est une Georgette pliable. Une Georgette de maintenant et il donne une bonne tape de contentement sur sa Georgette qui dit aïe aïe !

Ils sont là comme deux cigognes partant dans une rue de terre, cahin-caha. Les roues chantantes. Et le chemin est rouge et vert et Georgette fredonne un petit air de route. Et Georges dit ah ! ah ! bien content.

Tapote son siège en gros cuir souple et révisé ses lunettes. Il sort Georgette de sa boîte à gants et la pose sur le siège arrière où elle s'étend comme une limace. Il lui dit : Mets-toi droite ! C'est une position ça ! Elle en convient, elle reprend sa peau et sa robe, et se tient vaille que vaille.

Georges a l'estomac lent, les dents lentes. Et Georgette à côté est époustouflante pour l'ardeur de ses poses, pour ses refrains, pour cette file de coins dans sa tête en bas en haut. Pour cette saveur insurmontable de son corps toboggan, en train toute vitesse.

Georges est pénétré d'une Georgette, non pas pénétré, est cogné d'une Georgette à l'arrière de son siège qui avec ses petits coups de talons secs, n'arrête pas, n'arrête pas.

Et Georgette du haut de son chignon dit : Attention Georges ton volant ! Et Georgette dit encore : Tention Georges, tention, vitesse ! Oui, oui, dit-il à Georgette.

Georges est lenteur. Et si on accélère, le malheureux Georges, si on le touche partout, si on commence à lui dire trente mille fois l'heure : Tention Georges ! Georges ne peut plus et quitte ses mains et quitte sa peau. Et quitte le registre Georges du tranquille, de la douceur.

Et Georges devient un Georges intranquille, stomacal, un Georges de tous les éclats, il coince sa figure sans arrêt d'une grimace à l'autre. Il n'a plus de répit, une seule minute, pour sa teinte, sa teinte soyeuse rose.

Ni de répit pour son ongle. Ni de répit pour l'homme Georges du contemplement. Du contemplement lent et triste de sa vie, de sa vie...

Georges a un horizon de vache autour de lui qu'il conseille vivement à tous les parleurs du siècle, les futées Georgettes du siècle, du siècle et de son lingot d'or, si vif, si vif.

Si vif qu'elle se met cinq fois en l'air Georgette, sans que personne ne le sache.

Malgré tout Georgette sous sa peau mince tient le choc.

Elle tient le choc parce qu'elle a le faciès fait pour la chose. Une sorte de figure en coup de poing. Et de la regarder seulement, on l'a déjà en pleine gueule. De suite, Georges ne peut qu'être éjecté en dehors du pare-brise et se trouver déjà sur sa bêche à bêcher pommes et betteraves dans le lointain.

En sifflant sur le mouvement de la bêche un air de courage, le front qui frappe, la main qui tressaille. Pas de grâce, mon fieu, pas de grâce. C'est à toi, ta vie, Georges ! GEORGETTE ! Ah !

Doucement, Georges incline la joue.

*

Georges attend Georgette. Ça fait deux jours. Il sait bien. Elle est loin Georgette.

Georges attend Georgette. Ça fait trois jours. Il se dit : est-ce que quelqu'un n'aurait pas fichu au bout de mon nom Georges, un *ette*. Du coup, j'attendrais Georgette.

Luc devrait se méfier, pour peu que quelqu'un lui colle un *ette*, lui aussi attendrait Lucette, à la terrasse des cafés, dans les bistrots.

Georges n'a aucune envie d'attendre tout ce qui passe près de Georges, Georgette, Georgite, Goertrite, Geortrote.

Georges attend Georgette. Ça fait six jours. Maintenant, il rentre le mot attendre chez lui pour l'approfondir. Et quand il sera devant Georgette, ayant tellement bien attendu, il lui sautera dessus.

Georges attend Georgette et il la voit tout content et lui dit tout de go : Georgette, c'est Georges ! Elle, elle ne l'a pas regardé. Il a répété : Georgette, c'est Georges, Georgette, c'est Georges. Elle l'a regardé. Et elle est partie, comme si cela ne suffisait pas de s'appeler Georges.

*

Georges attend Georgette avec l'envie de dire quelque chose d'important.

Georges attend. D'abord, il a cherché le mot attendre partout sous le tapis, le tiroir, sous les parchemins.

Ensuite, il voulait montrer tout son talent à Georgette.

Mais Georgette avait raison, elle a levé le nez très haut vers le ciel, faisant semblant de respirer quelque chose de suspendu. Georges retira tout ce qui était au ciel suspendu pour voir le beau nez de Georgette qui était mince, un nez comme il aime.

Georgette ne montrait pas ce nez, sa tête gardait le cap du haut. Et Georges ramassait sans cesse ses affaires, ses chaussettes, gémissant : Georges, bon sang, Georges comme tu es mal né !

Georges gémissait, c'est vrai mais en tout, il s'était donné cinq minutes de gémissement pas plus. Une fois cela fait, il ronflait, ne craignant plus ces Georgettes le nez en l'air. Et dans son for intérieur, il disait : elle descendra son nez, elle devra bien descendre son nez. Il en était sûr.

Un soir, dans un endroit infâme, louche, il trimbalaient ses pieds, immédiatement trois hommes sautèrent sur lui, le découpèrent de toutes les façons, dans toutes sortes de formes, d'un côté il avait l'air d'un crabe, de l'autre d'un lézard, de l'autre du nez de Georgette. Les saligauds prirent la fuite quand il hurla un bon coup à travers chaque forme des bruits inconnus d'eux, de lézards mélangés aux poissons, au nez de sa Georgette.

Et puis peau après peau, il détendit ses muscles, récupéra des morceaux tombés et il fit de lui ce bel être souple dont ne voulait pas Georgette.

Elle a tort.

Il le prédit, elle redescendra son nez, et quand son nez redescendra, il tombera en lui si profondément que la pauvre Georgette ne pourra plus décrocher son nez de lui, et qu'elle sera obligée de respirer toutes ses odeurs de chaque minute.

Georgette n'a pas compris que lui Georges était l'homme de sa vie, qu'il n'y avait que lui. Georges fait le choix d'une autre vie. Georges sera Geortru. Geortru mas-

culin de Gertrude. Ah ! Gertrude. Ma Gertrude, ma louche, file, file, ma belle jusqu'à moi, ma belle en pot, ma potiche, Gertrude mon chou, ma verdure. C'est moi, Georges !

*

Georges est seul, chantonne Gertrude en russe. Et de sa fenêtre, il lui chante des petits airs à Gertrude quand elle arrose ses pots au balcon. Il chante plus fort ses airs en russe toujours. Jusqu'à ce qu'elle dise crûment : qu'est-ce qu'il me veut celui-là, il est toqué ou quoi ? Et lui de plus belle se met à tripoter ce russe qui sort de sa langue même s'il ne le comprend qu'à moitié et qu'elle ne le comprend pas du tout.

Gertrude, ma fille !

Écoute ça !

kakojabarotja skazale irojski irojski

Ça ma fille, ma belle, ma Gertrude. C'est une description de toi vieille, abîmée.

Ah !

Écoute ça ma fille !

Tuktokakonee zagora

Ça c'est tout ce qui te manque, c'est que ta tête est courte, et ma fille Gertrude tu ressembles à un chou.

Et ça écoute !

Asobajarota ich nie skaza, Kronietka

Ça c'est toi presque morte, il ne te reste qu'un cheveu, une dent, un doigt qui percent le cercueil léger dans lequel on t'a placée. Perce gentiment comme une voix qui sortirait de travers, un petit ver pas méchant et qui s'escrime au-dehors avec sa voix de ver russe.

Veruchkaya, veruchkaya

Qui signifie : je suis le petit ver de nuit, le ver à bois, je sors un peu du cercueil à l'air libre, dans mes anneaux je balance ma tête et mon corps sur un rythme de cœur arrêté

et je prononce veruchkaya, veruchkaya, plus loin, plus loin, plus loin. Je suis le ver, je suis le loup, Et souvent, on voit la nuit des danses de vers, comme des danses de sorcières, chaque queue de ver bien incrustée au cercueil et leurs petites langues de vers libres qui marmonnent entre les dents veruchkaya.

Et c'est là, qu'un jour devant un tel manège de vers. Un homme conquis par leur danse les embarqua par-dessus l'épaule et en fit une colonie. Il mit au monde l'industrie du ver à puces qu'on enfila dans d'autres puces, électroniques celles-là, des vers structurés dans des cœurs plus morts encore. Et de là, la société toute grande. Et de là, des gens qui avec leurs doigts encore toussent sur des touches de ne pas assez prendre l'air.

Assis toujours, leur peau ne s'y fait pas et prend des bains dans sa peau à force de tourner en dedans elle tourne vraiment et des mots aigres fleurent sur leur corps comme des boutons de gorge. Les pauvres, les pauvres et quand c'est eux, ils rentrent, d'autres touches encore que leurs doigts cognent. Et ils grattent comme un rat à la fois leurs paupières, leur femme et leurs enfants.